

le retour de celle qu'il aimait, en fut averti tout de suite.

Il eut un instant de joie immense, puis aussitôt une réflexion triste lui vint :

—M'aime-t-elle toujours? Ne m'a-t-elle pas oublié?... Ah! je le saurai!!!.....

VI

Adrienne l'avait vu de sa fenêtre, car elle se doutait bien que Paul ne passait pas une journée sans venir rôder aux alentours de l'hôtel, et avec cette miraculeuse intelligence des femmes qui aiment, elle avait compris sur quelle pensée, en constatant son retour, le jeune homme était parti.

Et le lendemain, Paul, rue du Mont-Cenis, recevait une lettre où il n'y avait que ce seul mot simplet et éloquent, signé d'Adrienne :

“ Toujours ! ”

Il baisa la lettre avec l'emportement d'un fou et courut la montrer à sa mère.

—Tu vois, dit-il, depuis son départ, tu cherches à me convaincre qu'elle ne m'aime pas.... Lis!....

Albine se tut. Que pouvait-elle répondre? Elle avait espéré, en effet, que les efforts combinés de Mathilde et de Révéron réussiraient auprès d'Adrienne et elle était obligée maintenant de reconnaître que la jeune fille n'avait pas cessé d'aimer Paul.

—Ecoute, mon cher enfant, dit-elle, le seul malheur que je craignais, c'est justement ce qui arrive aujourd'hui... elle t'aime toujours...

—Oh! ma bonne, peux-tu me parler ainsi?

—Je vais te faire de la peine, mais tu sais bien que ce n'est pas de gaieté de cœur... et il le faut, après tout... Tu ne peux épouser cette jeune fille, mon Paul, crois-moi.....

—Et pourquoi, ma bonne?.....

—Je ne devrais pas te le dire. J'avais pensé que la réflexion t'en viendrait plus tôt... Pauvre comme tu l'es, comment peux-tu songer à une aussi riche héritière? Ne crains-tu pas qu'on attribue ce qui est passion vraie chez toi, je le sais, à un sentiment vil, au désir d'être riche, à ton tour, de la fortune de ta femme?

—Tu te trompes, ma bonne, dit Paul, pâlisant. J'y avais songé. C'est vrai, on le dira, on le pensera, du moins. Mais on finira bien par changer d'avis lorsqu'on apprendra que j'ai épousé Adrienne sans dot.

—Et comment vivriez-vous, pauvre enfant, avec ton habitude du bien-être et tes goûts de luxe?

—Je travaillerai jour et nuit, s'il le faut. Déjà cette année, j'ai gagné beaucoup d'argent.... L'an prochain j'en gagnerai plus encore. Et ainsi toujours, les années qui suivront. Adrienne n'aura pas à souffrir de la gêne. Puisqu'elle m'aime... elle me soutiendra dans mes efforts. Et je le sens bien, vois-tu, son amour est une garantie de succès.

—Adrienne est jeune. Elle peut attendre encore quelques années... Travaille donc, mon cher Paul... et lorsque ta situation vaudra sa fortune, renouvelle ta demande.....

—Je veux la revoir, à tout prix....

Et il l'aperçut, en effet, un soir d'Opéra, et fut heureux toute la soirée, car Adrienne l'a découvert, lui aussi, et leurs regards se dirent, en quelques secondes, tout ce qu'ils avaient pensé, pendant cette année d'absence. Deux jours après, Paul, passant au parc Monceaux, remarqua que de nouveau l'hôtel était désert. Son cœur se serra.

—Seraient-ils donc repartis, cette fois, pour jamais?

Il rencontra Vaubertin auquel il fit part de ses craintes. Vaubertin le rassura :

—La marquise a un château, paraît-il, dans les environs de Chantilly. Te dire où, je ne le pourrais. Je m'informerai. Mais il t'est aussi facile qu'à moi de le savoir. Va le demander au concierge.

La marquise de Terracini, Révéron et Adrienne étaient à Lamorlaye, un petit village situé en pleine forêt de Chantilly, où ils habitaient une maison de campagne bâtie en forme de castel, et dont le parc, aboutissant à la forêt, ne faisait avec elle qu'un seul et même bois.... La vie, pour Paul, se passa, dès lors, en allées et venues de Paris à Lamorlaye, chaque fois que ses occupations qui devenaient multiples et nombreuses, laissaient au jeune homme un moment de liberté.

Il réussit à voir deux fois Adrienne.

La troisième fois, les jeunes gens furent surpris par Révéron, qui s'approcha de Paul, le visage grave et triste, mais sans sévérité. Lui prenant les mains :

—Monsieur Paul Mirande, laissez-moi vous parler avec l'autorité que me donne sur vous mon âge... Ce que vous faites est mal. Votre amour est vu avec déplaisir par ma fille et par moi... Je ne puis vous défendre cette affection, qui est ardente, je le crois, et vous domine... mais l'amour pour une jeune fille comme Adrienne ne doit pas se cacher et doit se produire au grand jour.... Il n'est pas d'un galant homme de rechercher ainsi le mystère et la ruse.....

Paul foudroyé, baissait la tête.

Adrienne, demi-morte de frayeur, s'était laissée tomber sur un banc.

—Ah! monsieur, vous êtes cruelle... Il n'est rien de ce que je lui disais que vous n'ussiez pu entendre.

—J'en suis sûr, et ma confiance dans ma petite-fille n'en est pas moins diminuée.

—Grand-père, dit-elle, si vous saviez combien nous sommes malheureux?

Et elle se jeta dans ses bras en pleurant.

Si vous vouliez nous aider auprès de ma mère.....

Un mot de vous serait tout puissant sur elle.....

—Je ne le dirai pas.....

Et il l'écartait pour ne plus voir ses larmes.

—Pourquoi?

—Je ne peux et ne le veux pas. Viens, mon enfant. Il faut garder ta réputation avec le même soin que ton honneur. Un domestique, un ouvrier de jardin, un paysan aurait pu te voir; tu aurais été perdue!

Et s'adressant à Paul :

—Et ce n'est pas ce que vous cherchez, monsieur Mirande, je suppose?.....

Celui-ci fit quelques pas, effaré, la figure cachée par les mains, en proie à une sorte de convulsion.